P. P.
1000 Lausanne 18

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

150

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

14 février 2014
paraît quatre à six fois par an
vingt-septième année

Destin des grands hommes

Mandela au Valhalla

Il faut passer outre la couverture vieillotte. Le livre d'Alain Corbin est basé sur l'analyse de deux sondages, réalisés en France en 1948-49, qui portaient sur les personnalités admirées des Français. Petit livre destiné aux adolescents, pas très rigoureusement écrit, fait surtout d'idées jetées et d'une galerie de grands personnages, il contient quelques notions intéressantes. Il est question à la fois de la fabrique du héros et du processus qui mène au déboulonnage de sa statue. Pourquoi a-t-on oublié de nos jours Bayard et Duguesclin, par exemple? L'auteur propose une typologie des figures possibles de héros: le combattant (à lui seul était longtemps réservé le label du héros), le saint, tout d'ascèse et de sacrifice, et le grand homme, figure de philanthrope mise en avant à l'âge des Lumières. On sait à quel point notre époque abandonne les modèles guerriers pour ne plus sacraliser que les victimes et les martyrs.

En suivant les catégories de Corbin, on pourrait assez facilement expliquer un épisode de l'actualité plus ou moins récente. Le déferlement médiatique qui a accompagné la mort de Nelson Mandela, incarnation de la lutte contre le racisme, avait certes des raisons objectives, qui tiennent en premier lieu au rôle historique du premier président noir de l'Afrique du Sud. Le battage tient aussi à sa longue agonie, qui a permis aux journalistes et aux éditorialistes de préparer de longue date tout le matériel nécessaire, avant de le mettre au *frigo* (c'est ainsi que l'on nomme le réservoir des nécrologies prêtes à l'emploi).

La lecture d'Alain Corbin suggère un autre point de vue: Mandela incarna successivement chacune des figures du grand personnage que discerne l'auteur. Il fut un combattant, partisan de la lutte armée; il fut une victime, incarcérée vingt-sept années durant; il fut un sage, qui mit sur rail la nouvelle république de Pretoria, et enfin il incarna le saint homme, par la modestie de sa mise, sa magnanimité envers ses persécuteurs. Son apparente sérénité absolue fait que seul le Dalaï Lama peut prétendre rivaliser avec Mandela (la Lady birmane est un peu en baisse depuis que les affrontements ethno-confessionnels la laissent sans voix). À ce stade, la raison et la mesure connaissent une éclipse, et le prisonnier de Robben Island, issu d'un lignage princier, s'est vu attribuer des pouvoirs quasi-thaumaturgiques. Sans vouloir insulter sa mémoire et en faisant la part des discours de circonstances qui se doivent d'accompagner des funérailles, on relèvera tout de même que l'Afrique équatoriale, autour des grands lacs, a connu, depuis que Mandela et l'ANC sont au pouvoir, une des pires phases de son histoire douloureuse.

Au passage, rappelons aussi que *La Distinction* avait suggéré en septembre 1987 déjà que, pour vraiment prendre ses distances avec le doctorat *honoris causa* attribué à Benito Mussolini en 1937, l'Université de Lausanne décerne un tel titre simultanément à Vaclav Havel et à Nelson Mandela, alors tous deux détenus. Cette proposition n'avait alors, bien entendu, rencontré aucune approbation.

C. S.

Alain Corbin
Les héros de l'histoire de France
Seuil, 2011, 198 p., Frs 12.40

Seul l'abonnement à LA DISTINCTION vous autorise à vous dire distingué: Frs 25.– par an, c'est donné !

(Annonce)

Le deuxième recueil des nominations au Grand Prix du Maire de Champignac va paraître sous peu.

Offre spéciale pour les abonnés à *La Distinction*: *Contre-sagesses suisses*, vol. 2, Helvetiq, 2014, au prix de Frs 20.– (envoi compris). Bulletin de commande sur le site distinction.ch

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 125
1000 Lausanne 18

redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
Facebook: La-Distinction

Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro: Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €

Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
lA broutille de service
Charles Chopin
François Conod
Alain Freudiger
Oncle Maggi
Jean-Jacques Marmier
Gil Meyer
Henry Meyer
Claude Pahud
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Igor Texte

«Comme cela a été dit en commission, on a tourné cette rotonde dans tous les sens.»
Marc Vuilleumier,
municipal des Sports, de l'intégration et de la protection de la population, au Conseil communal de Lausanne, séance du 19 novembre 2013, à 21h52

«Cette fois, c'est la fin. Déjà menacée en 2007, l'École des parents est, après plus de cinquante ans de fonctionnement, définitivement une association dissolue.»
Journal de Morges, 27 septembre 2013

«Et qu'enfin le pont Hans-Wilsdorf, le plus beau pont d'Europe et offert gracieusement, puisse fièrement sortir du tunnel.»
Christine Zaugg,
rédactrice en chef adjointe, in *Genève Home Informations*, 9 janv. 2014

«J'espère qu'il n'y a pas là une réalité qui soit vraie.»
Patrick Odier, président de l'Association suisse des banquiers, supra RTS-La Première, 23 janvier 2014, à 7h53

«Liaison de Hollande: le président mal emmanché»
La Liberté, 13 janvier 2014

«Des chutes, on en voit plus souvent à la réception, moins en vol.»
Mathieu Juttens,
à Garmisch-Partenkirchen, supra RTS1, 4 janvier 2014

«La douleur dans le pied est présente dans un coin de ma tête.»
Dario Cologna,
skieur de fond et de forme, supra RTS1, Sport Dimanche, 12 janvier 2014

«Pendant des mois, un quadragénaire italien a arnaqué une vingtaine de personnes, dont des prostituées, promettant des placements juteux.»
Annabelle Durand,
supra RTS1, 17 décembre 2013, à 19h54

«Mais il faut savoir qu'à Adelboden, Julien souffrait d'une gastro, ce qui explique qu'il ait manqué de gaz à la fin...»
Pierre-Emmanuel Dalcin,
au slalom de Wengen, supra Eurosport, 10 janvier 2014 vers 20h40

«Le conducteur a également pris la fuite, en dépassant des véhicules arrêtés pour les besoins de la circulation.»
Agence Télégraphique suisse, in *20 minutes.ch*, 28 novembre 2013

Est-ce possible? Saison une – épisode six — **par Charles Chopin**

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: chauderon@librairiebasta.ch
Ouvertures: LU 13h30-18h30, MA-ME-VE 9h-18h30, JE 10h-18h30, SA 10h-17h00
Librairie Basta ! - Dorigny, Anthropole, 1015 Lausanne, Tél./fax/rép.: 691 39 37 / E-mail: dorigny@librairiebasta.ch
Ouvertures: LU-ME 9h-17h, JE 10h30-17h, VE 9h-16h00

Lettres ouvertes

À la rédaction du quotidien «Le Matin»

Mesdames, Messieurs,

Nous aimerions rendre hommage au professionnalisme de la personne de l'ombre sur les épaules de qui repose chaque soir la terrible responsabilité de faire vendre le journal le lendemain.

Prenons par exemple l'affichette du *Matin* du mercredi 8 janvier.

Quelques mots bien choisis suffisent à provoquer d'abord un trouble subliminal destiné à attirer l'attention puis un trouble sémantique qui ne pourra être dissipé que par la lecture du journal.

En effet, le passant reçoit inconsciemment l'image de deux culs placés l'un au-dessus de l'autre et, entraîné, croit lire à la dernière ligne un nom du même champ lexical. Ensuite, sans même savoir pourquoi il s'intéresse à cette affichette plutôt qu'à celle de *24heures* d'à côté s'inquiétant des problèmes d'approvisionnement des boucheries en saucissons vaudois, il cherche à comprendre le contenu de l'information. Deux interprétations entrent alors en compétition dans sa tête.

a) «Voici ce que nous a confié le guide: – Je venais d'enregistrer les paroles de la victime sur mon smartphone. Encore sous le choc et en l'absence de son attaché de presse, il s'était laissé aller à reconnaître son imprudence. Tout à coup, le saint-bernard qui l'avait retrouvé alors qu'on allait abandonner les recherches me donna un grand coup de langue affectueux qui me déséquilibra et me fit lâcher l'appareil qui se mit aussitôt à glisser sur la pente. C'est au moment de basculer dans le vide qu'un des secouristes réussit à le bloquer: l'enregistrement des aveux ne serait pas perdu.»

b) «De notre envoyé en Valais: – Ce skieur pratiquait le hors-piste malgré les nombreux avertissements des services compétents quand une avalanche se déclencha sans crier gare, ou plutôt il n'avait plus le temps d'atteindre le refuge à quelque cinquante mètres quand il comprit l'origine du bruit sourd au-dessus de lui. L'avalanche l'épargna mais emporta le refuge. Retrouvé par ses amis qui le croyaient enseveli, il fut conduit en triomphe à la station. À la fin de la soirée, après d'innombrables toasts portés à sa bonne fortune, il monta sur la table et s'adressa à ses amis en pleurnichant. Il leur expliqua laborieusement qu'il ne fallait pas sortir du droit chemin balisé, qu'il avait péché, que Dieu lui avait envoyé un avertissement. Il venait de promettre de consacrer dorénavant tous ses efforts à la campagne de criminalisation du hors-piste, quand il trébucha. Il fut retenu par un solide moniteur de ski au moment où sa tête allait cogner violemment le radiateur.»

C'est précisément l'hésitation entre ces deux interprétations de l'affichette qui doit conduire notre passant à acheter le journal.

Évidemment, il peut toujours arriver que certains groupes minoritaires soient distraits de la recherche payante de la vérité. En l'occurrence, les mauvais plaisants qui se sont contentés de ricaner en pensant que «le méat coule pas» et les latinistes qui ont regretté que la fin d'un message initié sous de si bons auspices ne fût pas «in extremis». Cela n'enlève rien au génie de votre collaborateur.

Veuillez, Mesdames et Messieurs, lui faire part de notre admiration et par la même occasion agréer nos salutations périphériscopiques les plus.

Sch.

Distinguez-vous : offrez LA DISTINCTION à vos parents, proches, amis et ennemis Abonnement-cadeau : frs 12.50

Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite
1. avortement – 2. Nice – inch – 5. se – Aa – baba – 6. oublis – nos – 7. croiserais – 8. un – rasta – 9. agrégation – 10. légaliser.

De haut en bas
1. antisocial – 2. violeur – GE – 3. acre – Bourg (rue à Lausanne) – 4. red – alinéa – 5. rials – CL – 6. édam – serai – 7. MO – C.B. – rats – 8. euthanasie – 9. née – boiton – 10. trépassant.

Le coin de lA broutille de service

Le bienheureux

LE diable se tient sous le vent et lève nos tares de bonne heure. Chassant les détails (1) qui peuvent orienter la destinée de chacun, il nous aveugle avec des petites médailles scintillantes et ce faisant, nous ne voyons pas la réalité qui vient à revers réclamer la monnaie de sa pièce. C'est par les flancs que la réalité nous déniaise. Elle nous accroche où il y a prise, la plupart du temps au bourrelet de nos croyances. Certes sans être totalement dénués d'élégance, nous poursuivons un bonheur factice dont nous avons construit l'image, fuyant devant le réel qui porte en lui la probabilité de notre impuissance. Notre propre énigme continue ainsi de nous hanter, et nous ressassons sans fin cette question: *Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux?*

Je suis heureux. On n'est jamais vraiment préparé à cela, d'où peut-être cette aérienne sensation d'étrangeté, cette frémissante légèreté qui me grise et m'affuble d'un air béat. Mon professeur de dessin m'avait dit: *Fermez la bouche quand vous souriez! Vous avez l'air bête et ça ne vous va pas.* S'il m'informait de la stupidité lisible sur mon visage, il me disait également qu'il ne m'y reconnaissait point (ce dont je lui suis reconnaissant). Bref. *Bienheureux celui qui a appris à rire de lui-même, il n'a pas fini de s'amuser (2).*

Le secret du bonheur? Être heureux, tout simplement. – *J'ai eu longtemps un visage inutile, mais maintenant j'ai un visage pour être aimé, j'ai un visage pour être heureux.* (3)– Il n'y a pas de recette à proprement parler, c'est plutôt une position que l'on prend – ou un visage que l'on nous donne. Bien sûr le bonheur, *ça s'en va et ça revient, c'est fait de tout petits riens*, qui nous font renaître un peu, qui nous font mourir un peu. Cela s'apprend, mourir un peu. Les premières fois, on reste longtemps sourd à la vie: ce qui est ennuyeux, car nos jours sont comptés. Peu à peu cependant on acquiert de l'expérience, on se consume moins lorsque le destin nous brûle, et on ne souhaite plus poser des bombes partout pour faire exploser notre colère. *L'emportement (…) est inutile: il suffit de montrer les choses telles qu'elles sont. Elles sont assez ridicules par elles-mêmes.* (4)

La dernière fois que je suis mort un peu? Hou là! Bon, ce n'est pas drôle en soi, il faut faire un effort pour se rendre compte du comique de la situation, mais allons-y. Pas plus tard que dimanche matin, lorsque je me suis levé, ma compagne m'a annoncé avec des torrents de mots furieux qu'elle me quittait définitivement. Elle m'a vilainement tiré le portrait pour justifier son décret, m'accusant d'une morbidité multiple et fallacieuse, d'un nombre incalculable de tares dont je ne soupçonnais pas qu'elles pussent exister simultanément chez la même personne. Je ne me suis pas reconnu tout de suite dans le tableau qu'elle dressait, me demandant de qui elle parlait en ces termes – jusqu'à ce que je comprenne que c'était un *Portrait de son amant par l'artiste*. Mais… Si elle avait raison… ? Mort assurée de l'image que j'avais de moi. Et si elle avait tort…? Mort assurée de l'image que j'avais de l'image qu'elle avait de moi. Bref, tout était question d'image dans cette situation, et peu importait au fond qu'elle ait tort ou raison: Il fallait juste y laisser ma peau. Muer. Elle me pensait méprisable? Pourquoi ne pas accepter ce point de vue après tout? C'était le sien et elle le partageait. Essayer de la faire changer d'avis à mon sujet? Il est indigne de vouloir convaincre les autres que nous serions autrement que ce qu'ils imaginent, c'est initier un marchandage. La seule vraie question était: *Ma che ci faccio qui?* (5) Cette anodine interrogation, que l'on peut poser en tout temps, en tout lieu, en toute situation, cette broutille existentialiste est la seule qui appelle un engagement complet de notre part et nous plonge à la source du bonheur, dans l'immensité de la solitude.

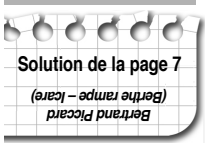
lA broutille

1) *Le pire chasse le moindre*, Marguerite de Navarre (1492–1549), extrait des *Pensées de la reine de Navarre*
2) Joseph Folliet (1903 – 1972)
3) Paul Eluard (1895 – 1952)
4) Jules Renard, *Journal 1893 – 1898*
5) Film de Francesco Amato, *Mais qu'est-ce que je fais ici?*, 2006

Devoir de souvenir de vacances

Vientiane (Laos), automne 2013

Rébus de la société



Solution de la page 7

Bertrand Piccard (Berthe tampe – icare)

Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre précédente édition, le livre de Jean-Marie Durabert, *Sommes-nous tous schizo(phrènes)?*, était une imposture, qui s'attaquait, d'un point de vue psycholinguistique, aux maux conjugués qui vampirisent la langue contemporaine : la tendance à l'abréviation systématique de tous les mots usuels et le penchant à multiplier les mots ronflants à prétention technique. Une démarche qui mériterait une implémentation dans l'écosystème de tous nos médias, du print au web.

LES ÉLUS LUS (CXX)

Débat collatéral

«Les étrangers paient 27% des cotisations AVS et ne reçoivent que 18% des rentes. Sans immigration, l'AVS serait déficitaire depuis 1992. Grâce à la libre circulation, notre AVS a renoué avec les chiffres noirs. Les retraités suisses sont gagnants.»

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

Monsieur,
J'ai toujours été partisan de la libre circulation, mais je me demande si je ne vais pas voter contre l'immigration de masse par honnêteté, pour que l'on ne puisse plus spolier autant de travailleurs étrangers d'une partie de leur revenu.

•

Cher collègue,
Votre pub contre l'initiative de notre ennemi commun m'a un peu étonné. Était-il nécessaire de faire savoir à tout le monde qu'une partie des travailleurs étrangers ne toucherait pas la rente pour laquelle on les oblige à cotiser? Ne risque-t-on pas de voir les gouvernements européens réclamer l'argent économisé par leurs ressortissants?

•

Monsieur le Ministre,
Certains s'offusquent de vos propos. Moi je pense qu'il est normal que les travailleurs étrangers contribuent à sauver l'AVS comme les riches étrangers contribuent à sauver l'UBS.

•

Eh! Ducon,
Nous avons toujours apprécié chez toi un sens moral dont nous ne sommes heureusement pas embarrassés et qui fait de toi un adversaire prévisible et facile à neutraliser. Qui «faisait de toi» devrions-nous dire, car ta publicité contre notre initiative nous a vraiment peinés. Qu'allons-nous devenir si tu te mets, toi le défenseur de la veuve et de l'orphelin, à défendre une situation qui privilégie un groupe humain au détriment d'un autre plus fragile. Tu n'as pas le droit d'utiliser l'égoïsme d'une catégorie de la population pour influencer une décision populaire. C'est de la concurrence déloyale.
Nous espérons que tu retrouveras rapidement le sens de l'équité et du bien commun contre lesquels nous pourrons continuer à rassembler tous les mécontents à notre profit. Non mais.

•

Chef,
Depuis que mes camarades suisses ont appris que je contribuais à sauver leur assurance vieillesse, ils me traitent avec respect. Au nom de tous les travailleurs étrangers, merci!

•

Mon jeune ami,
Je suis un des retraités gagnants dont tu parles. Je vivotais tant bien que mal avec mon AVS, mais depuis que je sais qu'une partie de ma rente est volée aux travailleurs étrangers, je me sens effectivement beaucoup plus à l'aise.

•

Monsieur le Conseiller,
Si l'initiative est repoussée, conformément à vos vœux, supprimant ainsi les menaces sur l'AVS, accepterez-vous de prendre ensuite la tête du mouvement qui entend lutter contre le relèvement de l'âge de la retraite?

•

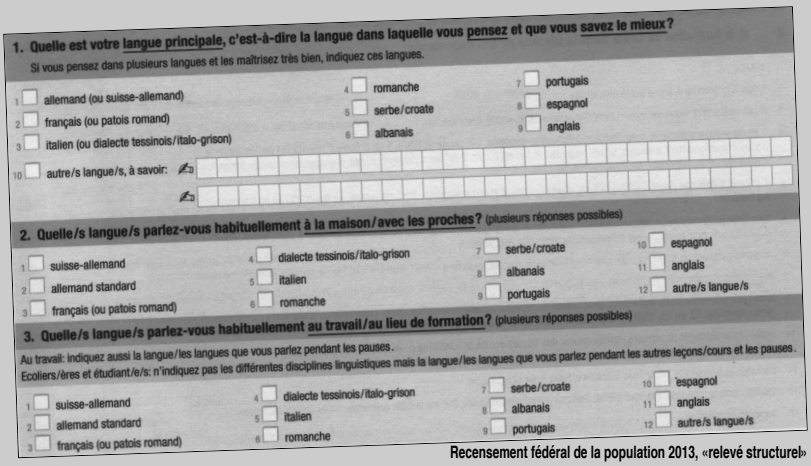
Très cher camarade,
À la dernière séance, après nous avoir montré les sondages catastrophiques, tu nous as dit qu'il fallait utiliser tous les moyens pour renverser la tendance. On a parié que tu n'oserais jamais répondre au populisme par le populisme… Et ben, tu sais quoi? t'es vraiment gonflé!

M. R.-G.

ÉLU LU: Pierre-Yves Maillard, conseiller d'État vaudois

L'Administration fédérale trouve réponse à tout

La question des langues enfin résolue



1. Quelle est votre langue principale, c'est-à-dire la langue dans laquelle vous pensez et que vous savez le mieux?

Si vous pensez dans plusieurs langues et les maîtrisez très bien, indiquez ces langues.

1 ☐ allemand (ou suisse-allemand)
2 ☐ français (ou patois romand)
3 ☐ italien (ou dialecte tessinois/italo-grison)
4 ☐ romanche
5 ☐ serbe/croate
6 ☐ albanais
7 ☐ portugais
8 ☐ espagnol
9 ☐ anglais
10 ☐ autre/s langue/s, à savoir:

2. Quelle/s langue/s parlez-vous habituellement à la maison/avec les proches? (plusieurs réponses possibles)

1 ☐ suisse-allemand
2 ☐ allemand standard
3 ☐ français (ou patois romand)
4 ☐ dialecte tessinois/italo-grison
5 ☐ italien
6 ☐ romanche
7 ☐ serbe/croate
8 ☐ albanais
9 ☐ portugais
10 ☐ espagnol
11 ☐ anglais
12 ☐ autre/s langue/s

3. Quelle/s langue/s parlez-vous habituellement au travail/au lieu de formation? (plusieurs réponses possibles)

Au travail: indiquez aussi la langue/les langues que vous parlez pendant les pauses.
Ecoliers/ères et étudiant/e/s: n'indiquez pas les différentes disciplines linguistiques mais la langue/les langues que vous parlez pendant les autres leçons/cours et les pauses.

1 ☐ suisse-allemand
2 ☐ allemand standard
3 ☐ français (ou patois romand)
4 ☐ dialecte tessinois/italo-grison
5 ☐ italien
6 ☐ romanche
7 ☐ serbe/croate
8 ☐ albanais
9 ☐ portugais
10 ☐ espagnol
11 ☐ anglais
12 ☐ autre/s langue/s

Recensement fédéral de la population 2013, «relevé structurel»

DEPUIS 2010, les données fondamentales du recensement fédéral sont extraites des registres cantonaux des habitants. Seul un échantillon de 3% de la population, tiré au sort, se voit contraint par la loi à répondre à un questionnaire de près de 8 pages A4, dit «relevé structurel». Et c'est bien dommage…

Alors que le monde politique, éducatif et médiatique se prend la tête outre-Sarine autour de la question des langues et de leur enseignement (au primaire pour le moment), voici que l'Office fédéral de la statistique, Division population et formation, nous glisse subrepticement une solution toute faite, qui mettra, soyons en certains, l'ensemble des Confédérés d'accord.

Cette résolution modèle, typiquement helvétique, d'une question hautement passionnelle passe par trois questions, avec un nombre de réponses variables.

Il s'agit d'abord de déterminer dans quelle langue *«nous pensons»*, puis quelle langue nous parlons *«à la maison/avec les proches»* et finalement celle dont nous usons à notre *«travail/lieu de formation»*. On notera que les niveaux de langue, qui figurent pourtant au programme de l'enseignement secondaire, sont totalement ignorés, et que donc le rapport avec les autorités, les supérieurs, les institutions ou Dieu, ne peut intervenir dans la formulation de la réponse. Au *«travail/lieu de formation»*, tchatché-je avec mes potes ou subis-je un entretien motivationnel avec mon manager?

Les réponses à cocher permettent d'avancer: pour la première question, il est précisé que l'on peut *«penser dans plusieurs langues»*, et les langues nationales mentionnées (1) sont au nombre de quatre. Impossible donc de distinguer celui qui pense en *Hochdeutsch* de celui qui réfléchit au moyen du *Schwyzerdütsch*. De même, l'*«italien»*, le *«dialecte tessinois»* et l'*«italo-grison»* sont rassemblés en une seule catégorie.

La deuxième question nous montre qu'en revanche, dans les relations sociales, privées ou professionnelles, les rubriques *«suisse-allemand»* (en premier choix) et *«allemand standard»* sont distinguées, de même que le *«dialecte tessinois/italo-grison»* se sépare de l'italien. Pour le français, on parle comme on pense, en une seule catégorie: *«français (ou patois romand)»*.

Une subtile hiérarchie se dessine: ainsi donc, seuls les Romands peuvent, à l'occasion, s'exprimer en *patois*; une parenthèse et une conjonction «ou» suggèrent la marginalité de ce dernier choix. Les Tessinois possèdent, quant à eux, la possibilité de s'exprimer en *dialecte* (la typographie ne permet pas de deviner, faute de précision si l'«italo-grison» est considéré comme un dialecte ou une langue à part entière). Les germanophones ont le choix entre deux *langues*: le suisse-allemand et l'allemand standard. Le statut linguistique du romanche n'est pas précisé: langue, dialecte ou patois? La neutralisation vise ici sans doute, comme toujours, à éviter les contestations gênantes, voire la résurgence des guerres civiles entre les Ligues grisonnes.

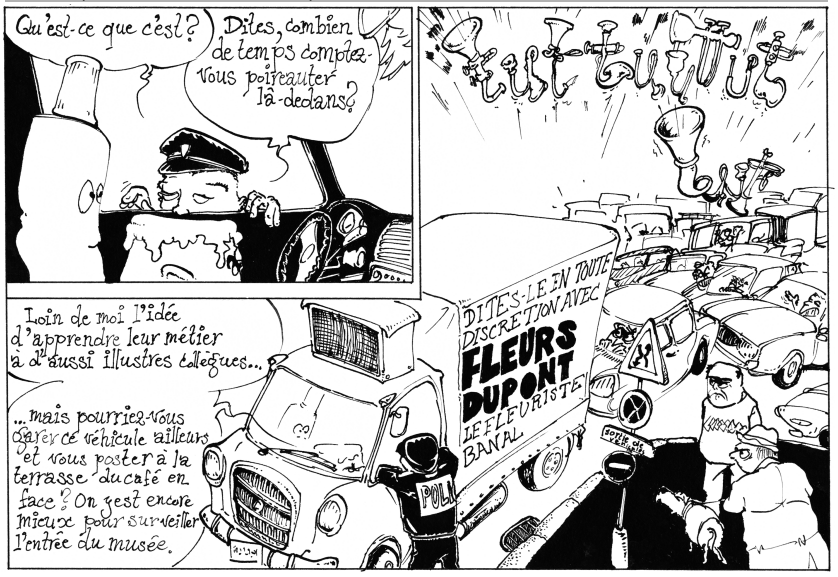
Si on sait lire le gribouillis fédéral, la Suisse compte donc au final *cinq* langues (allemand, suisse-allemand, français, italien, romanche), *un ou deux* dialectes (tessinois, et possiblement italo-grison) et *un* patois romand, unique, de Genève à Bienne et de Porrentruy à Sierre.

Quelle belle chose que la science linguistique fédérale! Et dire qu'il n'y a que 3% des habitants de ce pays qui l'ont appris!

(J.-F. B.)

1) Nous excluons de notre analyse le *«serbe/croate»* (à la permanence duquel l'Office fédéral de la statistique continue de croire malgré l'éclatement douloureux de la Yougoslavie depuis plus de deux décennies), l'*«albanais»*, le *«portugais»*, l'*«espagnol»* et l'*«anglais»*, dont le caractère allogène demeure pour l'instant évident.

Est-ce possible? Saison une – épisode six (à suivre) **par Charles Chopin**



Mes chers amis

Flore Vasseur
En bande organisée
Équateurs, août 2013, 318 p., Frs 33.70

Un mot pour commencer sur l'objet-livre. Dans une «Note au lecteur», qu'il a le plus souvent tendance à s'épargner, ledit lecteur se voit prévenu: *«Ce livre est un roman. Il s'appuie sur des faits réels.»* Nous voici appâtés! L'auteure, Flore Vasseur, précise. La voici qui tient à citer les sources, documentaires ou symboliques, qui l'auront inspirée et d'inviter à consulter les multiples *flashcodes* figurant en marge du texte. À ceux qui ne disposeraient pas d'un *smartphone*, un site internet où sont déposées les références est signalé. Non sans humour (du moins on l'espère), Flore Vasseur suggère que son roman peut être lu dépouillé de ces gadgets (pour employer un terme devenu sans doute obsolète).

Un roman, donc, qui met en scène une bande de copains de promotion. Ils ont «fait» *HEC* (une référence à multiples résonances en France). Ils sont quadragénaires, ils ont réussi leur vie dans le sens où ils ont atteint les sommets de la hiérarchie sociale, politique, financière. Du moins la plupart d'entre eux. Pour les uns l'accès à la dernière marche tourne à l'obsession, pour les autres le maintien au top exige un formidable («fort minable» comme dit la chanson?) talent d'équilibriste. Ce clan des sept a investi, chacun de ses membres sa façon et avec son art, la nébuleuse qui donne corps à l'exercice visible du pouvoir, à l'exception du monde académique, *HEC* y prédispose aussi, pourtant. Même celui qui a renoncé au «système» à la suite d'un grave chagrin d'amour qui a failli lui coûter la vie, en décidant de devenir un *hacker*, a rapidement intégré l'élite de ce monde de l'ombre.

Menée avec brio, nervosité, la trame s'articule autour de la destinée de Sébastien, financier planétaire de haut vol, au service de la Firme, alias la Pieuvre, qui sait tout de vous, de vos mensurations, ce qui permet de sauter dans un avion sans valise, à votre régime alimentaire et ses éventuels excès. Il se voit subitement proposer la direction de la communication mondiale de la Firme. Une promotion magnifique. Or la crise des *subprimes* a éclaté. Il s'agira de bétonner toute investigation qui mettrait à jour la responsabilité, certaine, de l'entreprise bancaire. Sébastien hésite, *«peut-il tourner autour de la Terre plus vite qu'il ne le fait déjà?»* D'autant que sa vie de père et d'époux est désormais un désastre. Ses doutes ne sont cependant pas uniquement d'ordre personnel; ils relèvent presque du jugement moral. Lors d'un séjour à Paris il mobilise son clan. Mal lui en prendra. D'autant que chacun est bien occupé à satisfaire ses ambitions.

En bande organisée est un thriller formidable (pas «fort minable»). Dans le rôle principal il y a le méchant; occulte et omniprésent, le système financier, dont le fonctionnement est dévoilé de manière compréhensible pour le néophyte. Dans les rôles secondaires figurent nos sept protagonistes, eux aussi omniprésents, dont on accompagne avec, disons-le, plaisir, les déterminations et les errances. Ni sympathiques ni antipathiques, mais dépeints avec acuité et humour, à défaut de nuances, par Flore Vasseur. *«Amitiés, loisirs, vacances, tout est tactique, retours sur investissement, courbe d'expérience (…). Ils ont des connexions partout, des liens nulle part. Ils ont lâché les livres, les matières molles, la religion. Douter, c'est ralentir; se rebeller, se répudier. S'éjecter. Le calcul a pris le pas sur le raisonnement, le cynisme sur l'esprit critique. Ils s'exécutent.»*

Ce ne sont pas des héros balzaciens de la réussite sociale avec l'ambiguïté qui les caractérise; ils sont plutôt des aspirants bien dotés, consciemment formatés aux exigences de la réussite, avec ce qu'elle impose de signes ostentatoires. Un peu des *flashcodes* en somme. *(G. M.)*

Fiches de cuisine littéraire

Comment écrire un roman policier islandais

1. Acquérir une carte de l'île au 1/200'000 pour les toponymes, puis rédiger des passages descriptifs intenses comme: *«arrivé au Hrútafjörður, il quitta la route pour Húnaþing Vestra et prit la direction de Dalabyggð, d'où il pouvait deviner la presqu'île de Stykkishólmur, aux abords de l'Álftafjörður.»*
2. Les personnages auront une seule et unique caractéristique: la femme blessée, le clochard sale, la jeune fille droguée, etc. Ils devront demeurer aussi originaux que l'enquêteur divorcé et vaguement chagriné de l'être, l'ex-épouse de l'enquêteur divorcé encore habitée par la rancœur, le collègue alcoolique, la fille rebelle, etc.
3. Pour le reste, ne rédiger que des dialogues.
4. Ne pas oublier: l'intrigue et les personnages peuvent se retrouver partout, du moins dans n'importe quelle société occidentale postérieure aux Trente Glorieuses. Mis à part pour ce qui concerne le point 1, ne laisser traîner aucune référence culturelle qui exigerait quelque connaissance de la part lecteur ou, pire encore, lui apporterait cette connaissance.
5. Poser, rarement, des vraies questions, essentielles: Peut-on aller au seuil de la mort et en revenir? Que faire quand la tempête se lève et qu'on se balade sur la falaise? Comment un si mauvais père peut-il être un si bon policier?
6. Partir de l'idée que le lecteur a une mémoire de poisson rouge: lui répéter au moins quatre fois les informations importantes de chaque chapitre, effectuer des piqûres de rappel ensuite tous les trois chapitres.
7. Multiplier fantômes, culpabilités, médiums, ombres, revenants, regrets, remords: ça marche toujours, mais attention, l'épilogue se chargera de suggérer une solution totalement originale, du type «lâcher prise». *(I. T.)*

Arnaldur Indridason, ***Hypothermie****, Seuil-Points, 2011, 347 p.*

Plaidoyer

Pour une Chanson de gestion

La gestion est aujourd'hui omniprésente, elle s'insère et prolifère partout. Tout se gère: il faut non seulement gérer ses ressources et ses affaires mais aussi gérer son temps, gérer ses relations, et même gérer ses émotions. Pourtant, malgré son triomphe indéniable, la gloire de la gestion n'est pas encore faite, et sa légende reste à écrire.

Jadis, les faits et gestes avaient leur geste, et même leur chanson. Geste signifiait: ce qui a été accompli, comme dans *Gesta danorum*, la geste des danois. Le mot venait du latin *gesta*, «actions» et particulièrement «exploits», participe passé de *gerere* – d'où gérer est d'ailleurs emprunté. En effet, ce verbe latin signifiait «porter sur soi», «prendre sur soi» et par extension «exécuter, faire». Néanmoins, la gestion, malgré ses accomplissements, n'est pas encore chantée à son juste mérite. Il est temps de corriger cette injustice. Proposons donc la création d'une nouvelle forme littéraire, la «chanson de gestion», qui saura glorieusement faire suite à l'archaïque chanson de geste. Le gestionnariat nous en saura gré!

Si la chanson de geste était un récit versifié, la chanson de gestion sera un récit vérifié, et même labélisé de procédé conforme aux normes. Elle sera une épopée *storytellée* mettant en scène les exploits gouvernanciers de gestionnaires héroïques et infatigables. Elle chantera la valeur et l'efficacité des managers, et leurs batailles, non contre les Maures et les Sarrasins, mais contre les Bugs et les Anomalies, contre les Imprévus et les Incompressibles, contre les Irréductibles et les Intraitables! Elle louera les objectifs atteints et dépassés, l'ivresse des bilans chiffrés, l'excellence des procédés. Et s'y ajoutera, comme autrefois dans la chanson de geste, une touche de merveilleux: les géants de la finance et les enchanteurs de la communication seront de la partie! Sans oublier les succès monstre. Bref, son héros sera un gestionnaire doué d'une proactivité surhumaine, capable d'endurer toutes sortes de souffrances psychiques ou morales (stress négatif, burnout, principe de réalité). Exemplaire par sa fidélité à son employeur, il représentera toujours une collectivité, l'entreprise, dont l'existence est en jeu. Mais en cas de danger mortel, ou de simple discrédit, il ne soufflera pas du cor comme Roland à Roncevaux, mais usera d'un autre objet magique et sautera en parachute doré. Et si l'auteur de la chanson de geste était un troubadour ou un trouvère, celui de la chanson de gestion, tout aussi anonyme, sera un troupeau. Celui de la masse des médias, par exemple, pourra faire l'affaire.

Certes, les formes littéraires ne sont pas éternelles, et finissent par disparaître. Alors, si «lorsque les mœurs médiévales se sont adoucies et se sont tournées vers plus de subtilité, on a préféré à la chanson de geste les récits courtois qui en sont inspirés mais insistent plus sur les relations entre le chevalier et sa dame» (Wikipédia), quand les mœurs libérales actuelles se seront adoucies et auront gagné en subtilité, il faudra bien nous résoudre à passer à une autre forme littéraire, le récit narquois, insistant plus sur les rapports du gestionnaire à son drame. Mais en attendant, clamons et chantons la gestion jusqu'à la congestion et à l'indigestion! *(A. F.)*

Réalisme social

Cinéma-vérité, mais pas trop

24 Heures, 7 janvier 2014

La bonne focale

Plein cadre

«C'est une ambition que d'essayer de voir quelque chose. Ce n'est pas facile, ce n'est pas donné», confesse humblement Maryline Desbiolles dans un court écrit intitulé *«Vallotton est inadmissible»*, paru au Seuil. Lui fait écho l'expérience à laquelle nous convie Nicole Gaillard dans son travail de thèse publié l'an dernier aux Éditions Antipodes, consacré à la thématique du couple dans la peinture de la fin du 19e à celle du 20e siècle. Elle y postule l'existence *«d'un spectateur intéressé et persévérant, désireux de comprendre d'abord par la seule vertu de son attention»*, lequel *«devrait avoir pour première aptitude celle de rester devant l'image en lui faisant crédit de ce qu'elle peut offrir dans un dévoilement progressif, en acceptant de parier sur cette apparente contradiction: il y a toujours plus à voir que ce qu'on voit.»*

Pourquoi un tel thème et une telle tranche chronologique? Parce que durant cette période, marquée par les tortueux progrès de l'émancipation des femmes alors même que la peinture reste majoritairement une activité d'hommes (le corpus des œuvres étudiées couvre principalement Manet, Vuillard, Bonnard, Munch, Vallotton, Schiele, Kirchner, Beckmann, Hopper et Freud), le couple contemporain, non le couple portraituré pour la postérité de jadis, saisi le plus souvent dans son intimité domestique ou sexuelle et sa conflictualité latente, constitue un sujet à haut potentiel narratif et symbolique, qui implique immédiatement les regardeurs… ou les regardeuses.

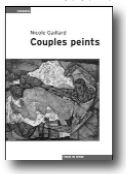
Nous parlons d'implication et c'est bien ce dont il s'agit. Se prévalant d'une esthétique de la réception, Nicole Gaillard insiste sur la circulation constante entre l'œuvre et son spectateur, sur les médiations culturelles, mais aussi subjectives ou existentielles, auxquelles cet échange donne le branle. Observant avec pertinence qu'*«à la différence du livre, du film ou du concert, le tableau n'impose pas ses règles en matière de durée, et donne de surcroît l'illusion de se prêter à une saisie complète parce que globale»*, elle met en évidence –tant il est vrai que les œuvres picturales ont un fonctionnement référentiel– le rôle déterminant, chez le spectateur, d'une contemplation active, de durée compressible ou extensible, par laquelle sa conscience intentionnelle associe activité et passivité, dans l'intrication indémêlable du pensé et du senti. Cela suppose que nous consentions à l'expérience de dépossession, dérangeante ou gratifiante, à laquelle nous invite l'œuvre, qui nous regarde aussi.

Le tableau opère un découpage dans la réalité; il pratique l'extraction d'un moment singulier du réel selon la visée particulière à chaque peintre, qui construit son espace en fonction de ses besoins. Il délimite la marge, d'extension variable, proposée à l'élaboration romanesque du regardant. Un scénario y est parfois suggéré, réinsérable dans une trame narrative: ainsi bricolons-nous dans l'univers multiforme de la fiction, en menant notre propre transaction entre le réel et le possible. Comme le note encore Nicole Gaillard, la frontière entre l'imaginaire produit par l'art et le vécu réel est perméable, ce sont là deux territoires susceptibles de glisser constamment l'un dans l'autre. Et face à l'œuvre *«nous n'éprouvons ni difficulté ni sentiment d'incohérence à entrer dans le monde figuré qu'elle nous offre tout en restant dans le nôtre: un va-et-vient s'instaure, dans lequel la distance varie selon la manière dont l'œuvre tour à tour sollicite notre perception, notre disponibilité émotionnelle, notre réflexion, selon la manière dont nous répondons à ces appels et selon les variations corrélatives du degré de conscience que nous gardons de notre environnement physique réel.»*

Dans les figures imposées de l'exposition méthodologique, Nicole Gaillard démontre sa parfaite maîtrise des protocoles universitaires. C'est bien le moins, dira-t-on? Sans doute, mais dans les figures libres autrement risquées de la confrontation directe à l'objet, elle nous livre, enchâssées dans une langue aux subtiles nuances, des analyses concrètes, précises, scrupuleuses à ne rien négliger de la panoplie des aspects intuitifs ou réflexifs des œuvres examinées, qui sont un pur enchantement.

À s'en remettre aux taux de fréquentation des pinacothèques depuis une vingtaine d'années, le cercle des *amateurs* (ceux qui apprécient sans prétendre à l'expertise), ces spectateurs bien disposés que cible Nicole Gaillard, doit englober pas mal de monde. Son livre leur est tout destiné! D'autant que, compte tenu de la qualité d'impression et de la richesse iconographique de l'ouvrage, ce n'est même pas cher payé.

J.-J. M.



Nicole Gaillard
Couples peints
Antipodes, 2013, 320 p., Frs 56.–

«Une scène de séduction plutôt qu'un moment partagé par un couple établi.» Edouard Manet, *Chez le Père Lathuile*, 1876

«Espace intermédiaire entre intérieur et extérieur, la véranda apparaît ici comme le lieu d'un échange intime dont la durée et le caractère privé sont cependant précaires, doublement menacés, du dedans et du dehors, par la survenue d'un tiers…» Edward Hopper, *Summer Evening*, 1947

Les génies des lieux

Éric Hoesli & Guy Mettan
Nous, les nouveaux slavophiles
Xenia, 2014, 128 p., Frs 23.–

En ce mois de février, il y a, on se demande pourquoi, comme un parfum de russolâtrie dans l'air. Chaque journal se sent obligé de nous décrire l'immensité sibérienne, le chant des bateliers de la Volga, le fumet du bortsch ou des *portianki*, ou encore les rigueurs du général Hiver et du maréchal Staline. Bref, du pittoresque à foison, des clichés comme s'il en neigeait…

Heureusement, deux fines plumes romandes se sont unies pour nous livrer une autre image de l'empire des steppes. Deux articles parus quasi simultanément (1) et maintenant un livre, publié par un éditeur spécialisé depuis longtemps dans le dévoilement des réalités masquées, nous permettent de dessiller nos yeux sur ce qui se passe à l'Est du Boug et du Prout.

La première partie, signée Guy Mettan, dénonce avec emportement la *«spoliation des richesses du pays par les oligarques à travers le programme de privatisation des entreprises d'État concocté par les experts occidentaux»*. En Ukraine par exemple, la révolution orange *«avait été manipulée par des ONG occidentales financées par de riches fondations américaines»*. De ces prémisses irréfutables jaillit une conclusion logique au sujet de ce que l'auteur nomme l'*«ordre poutinien»*: *«Tout compte fait, il vaut bien mieux que le chaos démocratique, la dévastation économique libérale et les promesses jamais tenues de l'Europe et des États-Unis.»*

Ancien rédacteur en chef, puis chef des rédacteurs de divers journaux romands, Éric Hoesli a toujours été fasciné par le pouvoir moscovite, qu'il a côtoyé lors des conférences de presse du tsar actuel. Il est donc à même de nous faire saisir la justesse de la résistance du Kremlin à l'agression multiforme que subit la Russie de longue date. L'Ukraine, par exemple encore, est un *«pont naturel entre l'Europe centrale et le monde russe»*, une *«terre de rencontre»*, une *«marche de l'espace de peuplement slave»*. Cette nature profonde condamne à l'avance toutes les tentatives de rapprochement de Kiev avec l'Union européenne. L'auteur craint que l'économie ukrainienne s'effondre dans le contact avec le marché libre, et perde le substantiel soutien que lui apporte le grand frère russe en matière d'intégration économique, de fournitures énergétiques et de libre circulation. Il y a là une idée à développer. D'ailleurs, un récent festival du cinéma *«des pays postsoviétiques»* vient d'enchanter les spectateurs lémaniques, qui y entendirent, notamment, célébrer l'amitié indéfectible et généreuse entre Russes et Géorgiens.

Autocratie et esprit grand-russe: voici le retour tant attendu de la bonne vieille tradition slavophile, avec son affirmation de l'exceptionnalisme russe, son adulation du *vojd* (le chef tout-puissant, couronné ou pas) et la légitimité de son combat contre la menace occidentaliste. On apprendra bientôt que la vérité ultime gît dans les préceptes de la sainte Église orthodoxe. *(J.-F. B.)*

1) Guy Mettan, «L'Europe fait tout faux à l'Est», in *Le Courrier*, 3 décembre 2013; Éric Hoesli, «L'Ukraine vaut mieux qu'une partie de dominos», in *Le Temps*, 5 décembre 2013

Ethnologie sylvestre

Une affaire d'hommes

TANT qu'à prendre le risque de passer la barrière de rösti, autant y aller dans les grandes largeurs! Rendons-nous y donc, carrément, jusque dans les Rhodes! Il y a 320 kilomètres de la capitale olympique au village de Hundwil (Rhodes-Extérieures), village lui-même situé à un jet de couenne de fromage à pâte dure de la petite ville d'Appenzell (Rhodes-Intérieures). Les deux demi-cantons en forment à peine un seul entier: en 2007, Appenzell Rhodes-Extérieures comptait 52'654 habitants, soit 0,7% de la population totale de la Suisse – 6'959 étrangers (13,2%) leur donnent un léger coup de main démographique; Appenzell Rhodes-Intérieures comptait 15'471 habitants, soit 0,2% de la population totale de la Suisse, avec 1'510 étrangers (9,8%).

L'année qui se termine nous a donc donné des envies d'exotisme, on dirait même d'exploration, de nous rendre à la découverte de l'Étrange, de cet Étranger qui malgré la distance culturelle qui nous sépare peut nous dévoiler des parts de nous-mêmes. Enfin, on l'espère et on s'y prépare. On y est ouvert, à la stupéfaction et à l'introspection tout à la fois. L'être humain reste tout de même une singulière créature…

La rencontre avec les Silvesterklausen

Au petit jour, des sonnailles secouent les collines enneigées: un troupeau? Puis ce sont d'étranges mélopées qui dégivrent nos tympans… Ce ne sont pas des ruminants, ce sont eux (1), les *Silvesterklausen*!

Un *Rolli*: *Schöni* de l'espèce féminine. C'est le plus apprécié des *Silvesterklausen*. L'«interdiction» des femmes permettrait-elle enfin aux hommes de s'affranchir pendant une journée de leur carcan viril?

Ces *Silvesterklausen* sont de trois sortes, les beaux *(Schöne)*, les vilains *(Wüeschte)* et les natures (*Schöwüeschte* ou *Naturkläuse*). Tous portent sur la tête un lourd chapeau plat, peint, décoré de milliers de perles, animés par des saynètes de la vie quotidienne, par des animaux domestiques ou sauvages parfois empaillés. Ces constructions complexes sont le fruit d'une année de bricolage minutieux; ils sont fragiles et tous prient pour que la météo se tienne à carreau le moment venu.

Par petits groupes, ces hommes masqués se rendent de ferme en ferme, dans le but d'attirer les bons esprits et de faire fuir les mauvais, et de commencer la nouvelle année avec des liens communautaires réaffirmés. Comme cela se passe en Appenzell, on double d'ailleurs la dose: une première fois pour le nouvel an du calendrier grégorien (le nôtre) et on remet ça le 13, nouvel an du calendrier julien qui n'a été abandonné que sous la contrainte – César! ici on te salue encore!

Arrivant en file indienne dans une ferme, nos lascars font parler haut grelots et toupins, tournant sur eux-mêmes, un demi-tour à gauche, puis à droite, et à gauche, à droite… un peu derviches! Mais les mains restent dans les poches et les pieds dans les souliers militaires.

Le tintamarre s'amenuise, puis cesse. C'est au tour maintenant du *Zäuerli*, un yodel sans paroles, un chant polyphonique comme on en connaît en Corse ou en Italie qui embue aussi sec les yeux du fermier visité. Ce *Zäuerli* est, il faut le dire, un diable d'objet musical qui vous triture l'ouïe et l'âme et qui s'acharne sur votre corde sensible, façon *saudade*. La mélancolie se rirait donc des frontières? et des Helvètes aux bras noueux seraient en quelque sorte cousins d'éloignés Lusitaniens? Votre serviteur lui-même vacilla un tantinet…

Après le chant, aucun applaudissement, pas d'exclamations, ce n'est pas un spectacle. Le fermier donne à boire aux gaillards, du vin blanc chauffé en priorité, qu'ils boivent à la paille – rapport au masque qui les handicape.

Puis quelques tours sur eux-mêmes, dernier déchaînement des cloches, remise discrète d'un billet de banque, plié, dans le creux de la main et, en file indienne les *Silvesterklausen* s'en vont, comme ils sont arrivés.

Quand on a grelotté, quoi de mieux que du vin chaud?

Pour entendre et voir des *Silvesterklausen*, allez sur Youtube, par exemple, et tapez *Silvesterklausen*…

C. P.

1) À moins d'une erreur de notre part, les personnes mentionnées dans ce texte non épicène sont toutes stigmatisées par le genre masculin. Les *Silvesterklausen* sont tous des hommes et on nous explique qu'une femme n'aurait pas la force physique de porter les 30 kilos du costume (mais fallait-il qu'il pèse autant?). Un bulletin de vote est plus léger, néanmoins les femmes ont dû attendre 1989 pour obtenir le droit de vote (Rhodes-Extérieures) et 1990 (Rhodes-Intérieures, qui y a été contraint par le Tribunal fédéral); l'argument ici est que les places réunissant les *Landsgemeinde* n'étaient pas assez vastes.

Les Schöwüeschte, les sauvages: la musique adoucit leurs mœurs.

Tous les Appenzellois naissent soldats.

Recettes pour pâtes, risotti, polenta et surtout pâtes

La Pastafiore: petites fèves, gros souffle

par MAGGI

APRÈS je vous salue Marie de Jean-luc Grodard, le plus con des Suisses prochinois récidive avec: *Le secret de Marie* interprété par Jean-Paul Belmonventre dans le rôle de l'abbé et Julie Gayet dans le rôle de Bernadette.

Comme tous les soirs sur le coup de minuit, Bernadette s'endormit.

Et comme tous les soirs sur le coup de minuit cinq, la Vierge Marie lui apparut en songe pour discuter le bout de gras.

Et comme tous les matins, c'est très stressée que Bernadette se rendit à la chapelle. Elle regrettait d'avoir révélé le secret de Marie à con-fesse. Marie zozotait! Et pas pour rien, elle avait un piercing sur la langue! Et lorsqu'elle racontait les parties endiablées de lèche-minou qui s'ensuivaient, elle sentait l'abbé, le souffle rauque, tirer sur sa tige. Mais comme à chaque fois, l'abbé poussa un grognement tout en lâchant une caisse phénoménale qui l'obligeait à sortir du confessionnal avant même d'avoir pu terminer son récit. Le songe se concluait par cette injonction de Marie «fèves à zaziété!».

Et comme tous les midis en rentrant de la chapelle elle acheta un kilo de fèves au marché et une petite truffe qu'elle se dépêcha d'aller faire mijoter. Parfois le maraîcher la trompait en lui refilant des cocos de Hollande. Qu'à cela ne tienne, elle en faisait des petits suppositoires pour son Rottweiler.

Après une année de ce régime, elle chopa le favisme, fit un gros pet et mourut sans être canonisée. Car elle n'avait jamais suivi le conseil de Marie, soit faire vœux de chasteté.

Picci aux fèves et à la truffe

Les *pici* ne sont pas des communistes italiens, mais bien des pâtes toscanes alors que les communistes toscans sont appelés les Piho (de *Partito hommunista*).

Dans le latium, les *pici* sont appelés les *lombrichelli*. Si vous n'en possédez point, des *spaghettoni* ou des *linguine* feront l'affaire.

Pour quatre convives, compter un kilo de fèves (avec la cosse).

Écosser et blanchir les graines trois minutes, laisser refroidir et les peler.

Les réserver dans un bol avec un peu d'huile à la truffe.

Faire revenir quelques champignons de Paris, sans gras juste avec un peu de sel dans une poêle anti-adhérents de l'UDC.

Ajouter des petits dés de pancetta puis un peu de crème et laisser épaissir quelques minutes.

Verser les pâtes, servir sur assiette et ajouter les fèves aux truffes tiédies, du parmesan et du poivre à zaziété.

Petits Mickeys et grands principes

Étienne Davodeau
Le chien qui louche
Futuropolis, 2013, 136 p., Frs 32.60

S'il y a une constante dans les livres d'Étienne Davodeau, c'est bien son penchant pour les personnages ordinaires. Que ce soit sa famille de syndicalistes chrétiens dans la Vendée des années 60 (*Les mauvaises gens*, Delcourt, 1960) ou la mère de famille en plein burn-out (*Lulu femme nue*, Futuropolis, 2008), ses héros viennent du quotidien, avec les qualités et les défauts de tout un chacun.

Pour cette série commandée par le musée du Louvre, qui a vu des auteurs de BD reconnus le précéder, il s'est logiquement intéressé au sort des manœuvres de la muséographie: les gardiens. Fabien, le héros, employé lambda sous la pyramide de Ieoh Ming Pei, va devoir affronter le rêve des parents de sa copine: contempler aux côtés de La Joconde la croûte atroce laissée par un arrière-grand-père peintre du dimanche.

Il en ressort un récit touchant et riche en anecdotes, bien qu'un peu tiré en longueur, qui d'une manière légère et paradoxale traite d'une grave question: qu'est-ce qui fait qu'une œuvre reçoit la consécration de se retrouver accrochée aux cimaises?

Pellejero & Dufaux
Loup de pluie
Dargaud, 2012-2013, 2 vol., Frs 22.– l'un

Dans les années 70, on parlait de «western crépusculaire» pour désigner ces films qui tentaient de raconter la saga de l'Ouest avec plus de vérité historique et moins de moralisme qu'auparavant. Rempli de ciels rougeoyants et immenses au coucher du soleil, *Loup de pluie* ressemble à cette catégorie.

Tous les poncifs sont convoqués: le shérif impuissant, la famille de brutes, les agriculteurs craintifs, le bison blanc, le cheval de fer, le goudron et les plumes, la ferme assiégée, les femmes courageuses, la charge des Indiens à cheval… Dufaux a rédigé un scénario de vengeance clanique sur fond de conquête coloniale, peignant la sauvagerie barbare jusqu'à en faire une tragédie shakespearienne. Sa virtuosité en matière de transitions d'une séquence à l'autre suscite l'admiration. Mais le lecteur sera surtout ébloui par les planches de Pellejero. Les traits sont d'une précision absolue, il règne une profondeur de champ inhabituelle en BD (réalisée avec deux teintes de trait distinctes), la couleur offre une somptueuse variété de tons et des ombres très bien posées renforcent un cadrage particulièrement expressif. Une réussite rare.

Pendanx & Piatszek
Tsunami
Futuropolis, 2013, 112 p. Frs 32.60

Sur une trame bien mince (un jeune Français passablement immature recherche sa sœur aînée disparue en Indonésie), Pendanx et Piatszek ont réussi une évocation sensible et belle de l'Indonésie huit ans après le tsunami. Dans Bandah Aceh, puis sur les îles, le personnage prétexte et le lecteur sont amenés à la rencontre avec les morts, dans un dessin économe, fait d'un trait rapide rehaussé de couleurs très riches. De grandes cases remplies de lumière permettent au récit de respirer et lui donnent un souffle exceptionnel.

Chloé Cruchaudet
Mauvais genre
Delcourt, 2013, 160 p., Frs 31.70

Quelques mots sur un livre louangé et récompensé par plusieurs prix, pour dire qu'il les mérite amplement. Ce récit, adapté d'un ouvrage historique, présente la vie hors normes d'un caporal mutilé volontaire, puis déserteur de la guerre de 14-18, venu se cacher chez son épouse à Paris, et qui va demeurer dissimulé, travesti en femme, jusqu'à l'amnistie, travaillant comme couturière des années durant. L'illustration des traumatismes vécus dans tranchées, fort réussie, cède vite le pas devant le thème du flottement dans les genres qu'engendre la guerre. L'auteure a su explorer avec finesse les clichés, mais aussi les remises en cause, que le début du XX^{e} annonce quant aux rôles respectifs de l'homme et de la femme. *(M. Sw.)*

Devoir de souvenir de vacances

Marseille (France), décembre 2013

Le rôle de la femme dans le pays

Texte paru seulement dans l'édition romande du *Livre du soldat* (1959), sans signature mais probablement de la plume du colonel Maurice Zermatten

2013 aura été une grande année pour l'armée suisse: celle de la révélation.

En effet, à l'occasion de la votation du 22 septembre, le brigadier Denis Froidevaux, président de la Société suisse des officiers, nous a lumineusement éclairés. Avec l'abolition de l'obligation de servir, nous nous serions retrouvés avec une *«armée d'excités commandés par des incapables»*.

On mesure le changement auquel nous avons échappé. Notre pays aurait été transformé de fond en comble, puisqu'il a été de tout temps protégé par une armée d'incapables commandés par des excités.

Le colonel Stockfisch, qui depuis sa dernière apparition au Champignac, a fait de grands progrès en français, a bien voulu confirmer en tout point la révélation du brigadier Froidevaux. Il va nous parler d'un sujet important à ses yeux et aux nôtres. On claque des talons et on l'applaudit bien fort.

La femme est d'abord la gardienne du foyer.

L'homme est à l'usine, aux champs, à l'atelier, au bureau: il voyage; il est absorbé par la vie professionnelle, politique, sociale, militaire; il se voue aux sports; il est enrôlé dans dix, vingt sociétés; il se doit à ses amis. à ses connaissances…

La femme «vigilante» est au foyer.

– Maman, demande l'enfant. à son réveil, qu'est-ce que je dois mettre aujourd'hui?

La mère a veillé tard pour ravauder les chaussettes, boucher les trous des pantalons; le matin, tout est prêt; chacun trouve des habits propres et bien raccommodés.

– Maman, est-ce qu'on peut manger?

Du matin au soir de chaque jour, du premier au dernier jour de l'année, la maman est là, qui pense à tous. Qui pense pour tous, qui n'oublie rien, va, vient, sans relâche, se dévoue sans relâche, s'inquiète, se tourmente, fait des prodiges pour que chacun soit content, défend les plus petits contre les plus grands, rend la justice, corrige, console, construit, éduque, redresse, encourage, aime…

Que serait ce foyer, sans elle? D'où lui viendrait sa chaleur, d'où lui viendrait sa lumière? Quand un homme cherche derrière lui ses plus beaux souvenirs, c'est un visage de femme qu'il aperçoit, penché sur lui, c'est le visage rayonnant de sa mère. C'est elle, en définitive, qui fait le pays parce que c'est elle qui fait les hommes.

On le sait d'une expérience douloureuse: presque tous les cas de délinquance infantile sont dus à des enfants sans foyer, à des enfants sans mère.

Ceux à qui une mère a souri, ceux à qui elle a donné le bon exemple, ceux qu'elle a corrigés d'un regard, éduqués d'une parole, redressés d'un reproche sont devenus d'honnêtes gens. C'est sur les genoux maternels que commence l'éducation du citoyen.

C'est elle qui apprend à ses enfants à aimer leur pays, à le servir dans la rigueur de leur conduite. Une bonne mère éprouve de la fierté à voir son fils requis pour la défense des frontières parce qu'elle sait qu'en défendant la patrie, le soldat défend le foyer qu'elle a créé, qu'elle a pour mission de protéger contre toutes les atteintes.

Bien qu'elle ne possède pas encore le droit de vote, elle s'intéresse aux affaires publiques, parce que personne ne connaît mieux qu'elle les difficultés pratiques de la conduite d'un ménage et elle sait bien que la conduite d'un Etat n'est pas autre chose que la conduite d'un grand ménage,

(…)

Gardienne du foyer, éducatrice de l'homme, la femme est aussi le bon samaritain de la société.

– Maman! Je me suis fait mal! crie l'enfant; et il court vers sa mère pour se faire panser, pour se faire consoler.

Partout où il y a un chagrin à calmer, une blessure à soigner, il y a une femme pour comprendre, apaiser, guérir.

Infirmières, elles sont dans tous les hôpitaux du monde, sous la cornette de la nonne ou le voile de la sœur; on imagine difficilement sans leur présence le grand service humain de la souffrance.

Nurses, elles se penchent dans les pouponnières les plus humbles sur les visages des enfants abandonnés. Les orphelinats leur doivent le plus souvent de n'être pas des prisons. Elles savent être mères pour les petits que d'autres ont abandonnés.

(…)

Elles se donnent aux tâches les plus répugnantes, soignent les infirmes, les anormaux pauvres, résidus de l'humanité, ne se détournent d'aucune douleur, ne refusent d'entreprendre aucun sauvetage.

Mère, oui, la femme est toujours mère, toujours et partout, mère au cœur immense qui n'a jamais fini d'aimer.

Au besoin, la femme remplace l'homme à l'atelier, au bureau, aux champs, à l'usine, dans la conduite même des affaires publiques. Et l'on ne voit pas, alors, que les choses aillent plus mal pour autant…

Pendant que des centaines de milliers d'hommes gardaient les frontières, durant le dernier conflit mondial, la femme assura la relève avec gentillesse, courage, héroïsme, au besoin. Elle sut maintenir vivante toute l'activité nationale sans perdre sa grâce et son sourire.

La femme faucha, piocha, sema, moissonna, vendangea, à la campagne; elle fit le service du courrier, à la poste; vendit la viande, à la boucherie: pétrit la pâte et fit le pain; négocia, géra, vendit, dans l'entreprise commerciale; soigna les malades comme de coutume; travailla à l'usine, fit marcher la fabrique, cousit, enseigna, écrivit, répondit aux innombrables guichets de nos administrations…

Et le soir, ayant fait son ménage, elle préparait un colis pour le mari, le père, le fils, le fiancé, le filleul, mobilisés…

La [*sic*] pays, grâce à la femme, continua de vivre de sa vie quasi normale. Les maisons entretenues, les foyers propres, la soupe sur la table, l'essentiel continuait et les «enfants de la guerre» n'auront connu ni abandon, ni froid, ni faim parce que les femmes étaient partout, vaillantes, dévouées, présentes. On les vit même sous l'uniforme.

Infirmières, conductrices, téléphonistes, télégraphistes, dactylographes, cryptographes, observatrices à terre, cuisinières, en combien d'endroits ne prirent-elles pas la relève de nos soldats, libérant des combattants de tâches qu'elles pouvaient remplir aussi bien qu'eux (…). Ce service, du reste, continue. Il est volontaire, mais chaque année, une cohorte de jeunes filles enthousiastes s'offrent à servir leur pays, sous l'uniforme du Service complémentaire féminin.

Pourtant, c'est encore au foyer que la femme sert le mieux son pays. Là, elle est indispensable, elle est irremplaçable. Elle est la tendresse, la patience, la force discrète, l'amour. Non, la femme n'est pas l'égale de l'homme. Cette égalité grossière que réclament certains démagogues s'exercerait au désavantage de la femme. L'homme et la femme ne sont pas égaux mais complémentaires. La femme est don de soi, élan, tendresse, générosité, dévouement, amour. Et c'est au foyer qu'elle peut le mieux s'épanouir parce que c'est là, dans les temps normaux, qu'elle peut exercer tout à la fois les vertus de son âme, les élans de son cœur et les grâces de son esprit.

Procès-verbal de dépouillement des votes pour le prix du Maire de Champignac 2013

Candidat	Voix	Prix
Stéphanie Pahud	36	Champignac d'Or
Jérôme Cachin	24	Champignac d'Argent
Thierry Grosjean	18	Mention «Mélomane intégral»
Nina Brissot	18	Mention «Mieux vaut tard que jamais»
Micheline Calmy-Rey	16	
Manuel Tornare	16	
Christine Savioz	14	
Daniel Brélaz	11	
Kiki Crétin	11	
Raphy Martinetti	10	
Pauline Cancela	10	
Pierre-Alain Dupertuis	9	
Maurice Tornay	7	
Mathieu Jaton	7	
Christian Levrat	6	
Christophe Darbellay	6	
Arnaud Crevoisier	5	
Christian Favre	5	
Simon Matthey-Doret	4	
Bernard Stamm	4	
Axel Weber	4	
S. Casarin et G. Ruiz	4	
Lyonel Kaufmann	4	
Manuelle Pernoud	3	
Dominique Savary	3	
Jean-Luc Chollet	3	
Nadine Haltiner	3	
David Genillard	3	
Pierre-Yves Rappaz	3	
Johan Tschopp	2	
Suzette Sandoz	2	
Sandrine Perroud	2	
Vincent Braillard	2	
Sylvie Arsever	1	
Mathieu Fleury	1	
Sébastien Jost	1	
Fati Mansour	1	
Christophe Koessler	1	
Patrick Nussbaum	1	
Natacha Polli	1	

Votes valables	282
Votes blancs	2
Votes nuls	2
Votes	286
Votants	143

Fait à Lausanne, le 7 décembre 2013

Discours de remerciement du lauréat du Champignac d'argent

MESDAMES et Messieurs les membres du Grand jury, Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie champignacienne, Mesdames et Messieurs,

En de telles circonstances, l'assistance attend du récipiendaire qu'il prononce un discours élégant. Ou, tout du moins, bien torché. L'assistance est exigeante. Mais elle doit d'abord comprendre que ce prix n'est pas mérité: ces deux misérables phrases n'auraient dû me valoir qu'un Champignac de bronze.

Si vous le permettez, je voudrais humblement dédier ce prix à Monsieur le directeur des travaux de la ville de Lausanne. Sans sa politique de rationalisation des latrines municipales, cet article du 21 février n'aurait pas été possible. Ce Champignac d'argent servira donc au moins à préparer le public au retour d'Olivier Français dans la compétition, l'exclusion réglementaire d'une durée de 10 ans touchant à sa fin.

Car il ne faut pas oublier que cet homme remporta l'or en 2005 pour avoir dit notamment *«Je garantis que la Municipalité ne fait pas le concours du plus beau trou, bien au contraire.»* C'est dire à quel point le journaliste doit toujours retravailler le verbe de ce champion, pour que le lecteur retrouve les faits dans le papier. Soyez-en assurés, les deux phrases qui me font accéder aujourd'hui à la gloire insigne n'avaient pour fonction que de reformuler les réponses apportées par le conseiller municipal.

Quoi qu'il en soit, les faits communiqués par un tel élu ne sauraient être contestés. Pour justifier la condamnation des 21 toilettes publiques, il affirmait qu'elles étaient aussi le théâtre d'activités qu'il qualifiait *«d'inconvenantes»*. Il en reste tout de même 44, de ces toilettes publiques. Ce sont des faits. Des faits concentriques? Non: des faits consensuels.

Et puis, comment pourrait-on reprocher à la Municipalité de vouloir privilégier les besoins du tourisme, au bord du lac? Surtout que l'élément central de cette politique, c'est bel et bien la plus majestueuse réalisation de cet édile. Surtout que cette dernière permet à nos hôtes bourrés d'Imodium, à peine descendus de leur train, d'arriver à pied par Ouchy. Surtout qu'elle s'appelle la *Coulée verte*. Ce sont des faits. Des faits confondants.

Enfin n'oublions pas que si Lausanne ferme un tiers de ses WC publics, c'est pour économiser 200 000 francs par an. Et qu'une fois qu'elle aura rénové les deux tiers restant, la somme épargnée de manière récurrente fera plus que doubler. Il y aura de quoi réduire la dette de la ville. Ce ne seront bientôt plus des promesses. Ce seront des faits. Des faits considérés.

Merci, Monsieur le Directeur des travaux, pour avoir apporté la matière. Merci, Mesdames et Messieurs les membres du Grand jury et de l'Académie champignacienne, pour cette gloire insigne, qui vaut bien tous ces trônes perdus.

Jérôme Cachin

L'année champignacienne 2013

Par la représentante du Comité de la librairie Basta!

MESDAMES et Messieurs de l'assistance publique, politique et journalistique, Mesdames et Messieurs de la masse critique, amis de la rhétorique, Mesdames et Messieurs les Champignacaustiques,

Pour cette 26e édition du grand prix du Maire de Champignac, permettez-moi de vous présenter ce petit florilège, glané au fil des candidatures de cette année.

En préambule, nous tenons à remercier la librairie Basta! de nous recevoir en ces lieux, afin de ne pas chasser un public, que l'on a servi depuis un quart de siècle, comme des malpropres.

Nous avons cette année 40 candidats, dont zéro mort, on peut donc en déduire qu'ils ont tous préféré rester dans les annales de leur vivant.

Il est important de préciser que les absents du concours n'ont pas pris la décision de ne pas présenter leur candidature, ils n'ont simplement pas pris la décision de la présenter. Afin de ne pas se faire de fausses illusions, je précise que les candidats du concours n'ont, en principe, pas non plus pris la décision de présenter leur candidature.

Mais, comme vous le savez, chaque médaille ayant deux revers, nos candidats se retrouvent donc au coude à coude sur deux fronts. Car, à l'heure où les transports charnels tarifés menacent de devenir amendables, on apprend que la gratuité des transports publics ne fait pas recette. C'est probablement la raison qui fait que nos candidats ne parviennent pas à se mettre d'accord sur le chemin à faire.

En effet, si d'aucuns pensent qu'il faut faire passer le chemin plus loin pour aller de l'avant, d'autres estiment au contraire que ce sont justement les impasses qui ouvrent la voie aux plus grandes mobilisations!

Refusant de céder le couteau sous la gorge, car ça fait trop mal au ventre, ils ont fini par se tordre les bras avec des épées de Damoclès, provoquant ainsi un coup de chaleur, qui les a un peu refroidis pour la fin de la course.

Ils ont finalement opté pour un changement radical, en décidant de prendre un virage à 360 degrés, et se sont alors penchés sur la nourriture.

Partant du fait que, avant, l'homme mangeait beaucoup de charognes, car les animaux morts étaient plus simples à tuer, alors que maintenant le sexe est dans toutes les bouches, 175 centimètres, ils en ont conclu que cela ne mangerait pas de pain, d'imposer une journée végétarienne à nos soldats, euh pardon… dans les écoles.

Oui, seulement dans les écoles, car, comme chacun sait, les végétariens présentent 12% de moins de risques de mourir que les carnivores. Alors la proposition est de laisser nos soldats manger de la viande!

Cette idée recueille l'unanimité des avis favorables, mais ne satisfait pas les besoins de touristes au bord du lac, ce qui prouve que la fin de la danse n'est pas terminée.

Je tiens encore à préciser que, pour la première fois dans l'histoire du Grand Prix du Maire de Champignac, tous les candidats, je dis bien tous, ont obtenu au moins une voix. Aucun n'a été oublié au bord de la route, condamné à picorer les miettes de la gloire lumineuse qui inondera les vainqueurs dans quelques instants. Nous ne verrons pas ce spectacle affligeant de pauvres hères et de misérables héresses hagards et hagardes à la gare de Lausanne, errant à la recherche de quelque badaud pour lui dire: «Vous savez, moi aussi, j'étais nominé au Champignac, mais je n'ai recueilli aucun suffrage!» Et le badaud de demeurer, lui aussi, sans voix.

Chacun a eu ce qu'il méritait. Pour le moindre candidat, il s'est trouvé une généreuse membre ou un vigoureux membre pour lui tendre la main, et lui crier, les yeux dans les yeux: «Je t'ai entendu, ta prestation m'a ému, tu es des nôtres, viens t'asseoir sur le banc!»

Je vous remercie de votre attention. Nous allons maintenant remettre aux lauréats leurs prix, quelques diplômes et deux magnifiques statuettes que nous devons au très grand Henry Meyer.

De g. à dr.: le colonel Stockfisch, la lauréate du Champignac d'Or 2013 et la représentante du Comité de la librairie Basta!

Le palmarès officiel

En date du 15 décembre 2013, l'Académie champignacienne a décerné les prix suivants:

Champignac d'Or 2013

Stéphanie Pahud, linguiste, pour:

«Dans Télétop Matin, Anne-Sylvie Sprenger constatait quant à elle que le sexe n'était plus tabou et que dans les interviews, il était dans toutes les bouches.»

Champignac d'Argent 2013

Jérôme Cachin, journaliste, pour:

«La ville n'a pas entretenu ses WC. Elle a privilégié les besoins du tourisme, au bord du lac.»

Mention SOS fantômes

Nina Brissot, rédactrice en chef, pour:

«Prévoir sa succession est une délicate affaire. Faut-il le faire de son vivant?»

Mention Mélomane intégral

Thierry Grosjean, ex-conseiller d'État neuchâtelois, pour:

«– La chanson qui vous trotte dans la tête? – L'ouverture de la Traviata de Giuseppe Verdi, qui ne trotte pas dans la tête, mais m'habite.»

Notules incrédules, croyances, errances

La baguette magique

MAINTENANT que l'hystérie autour de Harry Potter s'est quelque peu calmée, on peut enfin parler à nouveau avec sérénité des baguettes magiques. Quel enfant n'a pas rêvé d'en avoir une? Ce petit bâton résout tous les problèmes, efface toutes les difficultés, abolit tous les obstacles… Le grand mérite de J. K. Rowling, auteure de la série, est de ne *pas* avoir doté son héros de pouvoirs surnaturels innés. Maîtriser une baguette magique, cela s'apprend, c'est difficile. Tout comme la vie: il y a les choses que l'on rate et celles que l'on réussit. Voilà sans doute ce qui a séduit les enfants – et de nombreux adultes: le décalage par rapport au monde réel est minime, on va à l'école, on ne maîtrise pas forcément ses relations avec les autres, le risque d'échec est permanent… Au final: *Harry Potter* est une série didactique. D'où son succès auprès des parents aussi, et même des enseignants.

Il y a donc un progrès par rapport au principe basique de la baguette magique, ce présupposé de toutes les croyances, de toutes les superstitions, lequel consiste à prendre ses désirs pour des réalités. Il est vrai que la lucidité ne rend pas heureux, bien au contraire: la lucidité est une forme de courage.

C'est à partir d'ici que quelques chères lectrices et quelques chers lecteurs vont crier au scandale. Cette lucidité, c'est celle de Socrate, fondateur du raisonnement à l'occidentale, père spirituel de Descartes et de Voltaire, de tant d'autres… destructeur de la si jolie mythologie grecque, mécréant qui corrompait la jeunesse… Socrate a payé de sa vie cette insubordination à la pensée magique.

Par la suite, l'Occident s'est emparé de la pensée grecque, l'a utilisée à son profit pour –armes à la main– coloniser le monde, sous prétexte d'apporter aux ignorants civilisation, alphabet et aspirine…

Puis, après avoir bien fait «suer le burnous», les Occidentaux ont fait machine arrière, laissant leurs anciens colonisés à la dérive. C'est la source de tous nos ennuis actuels, notamment du terrorisme. Les humiliés crient vengeance.

Et voilà par où le scandale arrive: dès qu'on évoque la supériorité de la pensée occidentale sur les croyances diverses, on se fait affubler de l'étiquette de raciste – voire de nostalgique des colonies ou même de fasciste. Or le rapport de cause à effet ne changera jamais: malgré ses horribles dérives, la pensée occidentale bien comprise a fait progresser le monde vers davantage de liberté.

Alors, baguette magique? Celle du sourcier a été démythifiée par les zététiciens (1). Ils ont lancé naguère un concours doté d'un prix fabuleux en espèces sonnantes, conviant les sourciers à venir prouver leurs talents selon un protocole fixé d'avance et signé par les deux parties. Sous un terrain herbu, les zététiciens avaient enfoui des tuyaux conduisant de l'eau. Certains étaient percés. Eh bien, jusqu'à l'abrogation récente du concours, faute de candidats, aucun prétendu sourcier n'est parvenu à déceler la présence d'eau. Pire: ils étaient davantage déçus par l'échec de leur tentative que par la perte du gain espéré.

Non, il n'y a que deux baguettes vraiment magiques: celle de certains chefs d'orchestre et celle qui sort parfois de la braguette magique de millions d'individus de sexe masculin, à condition qu'ils s'avèrent mâles habiles et non malhabiles.

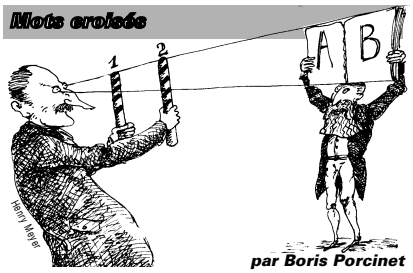
Admettons: il y en a une troisième, la baguette parisienne, à condition d'être dégustée à peine sortie du four.

Le reste est superstition.

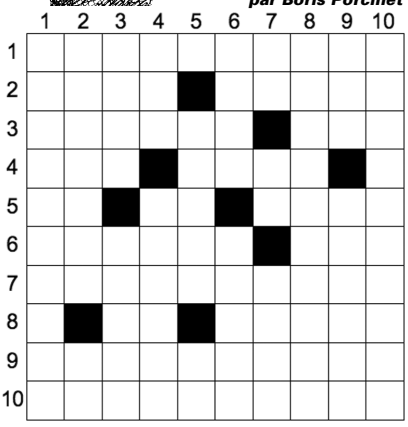
F. C.

1) Physiciens de l'Université de Nice Antipolis cherchant à mettre en évidence les faiblesses des superstitions

Mots croisés



par Boris Porcinet



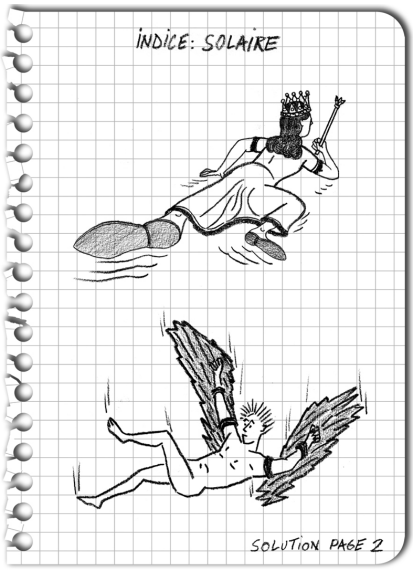
De gauche à droite

1. Fin de vie avant le début.
2. Bel anglais ou belle française – Conférer au début.
3. Passer en travers – Il prend de sacrés coups de canne.
4. Sein, en Bretagne – Bout de pied.
5. Pronom – Coule en France – Cool en France et ailleurs.
6. États de manque – Possessions multiples.
7. Passerais à travers.
8. Article – Crêpage, pas de chignon, mais presque.
9. Ouverture des postes aux lettres.
10. Arrêtent la poursuite, s'agissant par exemple du 1 horizontal ou du 8 vertical.

De haut en bas

1. Déteste tous les transports en commun.
2. Cause une grande peine et parfois aussi le 1 horizontal – Mieux coté que le 74 au MCG.
3. Du rouge de la terre – Un joint entre Caroline et François.
4. Du rouge d'outre-mer – Distribution des lettres à la page.
5. Avais du plaisir – Se fait plaquer à Näfels.
6. Paradis artificiel – Façon d'être qui a de l'avenir.
7. Tour de moto – Bande passante, sur la route – Petits sur scène, ils sont gênants dessous, et détestables quand il s'agit de sous.
8. Fin de vie avant la fin.
9. Une réchappée du 1 horizontal – Une vraie porcherie, et suisse en plus!
10. Arrivant à ses fins grâce au 8 vertical?

Rébus de la société



Chaque semaine ou presque, toute l'actualité mondiale et lémanique sur distinction.ch

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Cinquantième-septième épisode

Résumé des épisodes précédents

Le commandant de la police cantonale est persuadé que la femme qui a permis aux tueurs d'identifier leur cible n'a pas tout dit. L'inspecteur Potterat va démontrer une nouvelle fois ses talents lors de cet interrogatoire dans une cellule de la prison du Bois-Mermet.

Bois-Mermet, lundi 13 septembre 1937, 14h30

– Quand je vivais à Paris, à la fin de l'année 1935 ou au début de 1936, je ne me souviens plus exactement, Piotr…

– …C'est qui, celui-là? Vous allez pas commencer à nous rembrouiller avec des tas de noms à coucher dehors, pas!

Potterat n'avait pas assisté aux premiers aveux de Renata Steiner, et comme, par principe, il ne lisait jamais les rapports ou les procès-verbaux, je dus lui expliquer de qui il s'agissait.

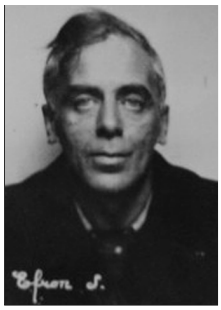
– Piotr Schwarzenberg est ce membre de l'association pour le rapatriement des Russes blancs qui l'avait aidée dans ses démarches pour obtenir un visa soviétique, et l'avait ensuite aiguillée vers la surveillance d'opposants au régime.

– Piotr m'a présentée à celui qui semblait être son chef. Il m'a dit qu'il s'appelait Georges et…

– …Qui qu'a dit quoi? Faut être claire, sinon ça va mal aller, pas!

– Euh, je ne sais plus… Je crois que c'est Piotr qui m'a dit qu'il s'appelait Georges…

– Non mais des fois, ma petite dame, il faudrait savoir, pas: votre lascar, il s'appelle Georges ou il s'appelle Piotr?



Renata Steiner, Serge Efron et Dimitri Smirensky (alias Maurice Rollin)

– Non, il s'appelle Piotr. Il m'a dit que l'autre s'appelait Georges, mais ce n'était pas son vrai nom.

– Alors là, on va jamais s'en sortir!

– Georges s'est chargé de me former au travail qu'ils attendaient de moi. Au cours d'un long entretien, il m'a posé une grande quantité de questions sur ma vie, sur les gens que je fréquentais, en Suisse et à Paris. Il m'a expliqué à plusieurs reprises qu'il fallait être sérieuse et honnête. C'est un bel homme; il a le sourire triste de ceux qui ont beaucoup souffert, et des yeux si bleus qu'ils sont presque blancs. Je lui ai trouvé l'air un peu désespéré, mais il parle une très belle langue russe, et quand je ne comprenais pas, il me traduisait en français. Comme Piotr, il n'est plus très jeune, ce qui a renforcé ma foi en lui. Plus tard, j'ai appris que son vrai nom est Serge Ef…

– …Serge Efron: nom de bleu de nom de bleu de nom de bleu! Mais c'est lui, pas! C'est le poète ébouriffé qui était chez Grognuz le soir où l'autre guelu est venu à Chamblandes se faire trouer la panse! Alors là, on est re-de nouveau beau vers l'œil, pas! Mais pourquoi tu me fais signe de me la coincer, mon Walti?

Renata Steiner marqua un instant de stupeur: elle ignorait la présence d'Efron à Lausanne au moment du meurtre. Au bord des larmes une nouvelle fois, elle se reprit et se lança dans un récit détaillé, que nous lui conseillâmes par la suite de mettre par écrit (1).

– J'avais oublié bon nombre de détails, mais ils me sont revenus à la mémoire dans la solitude de ces derniers jours…

En d'autres termes, elle avait fini par mesurer l'ampleur de la manipulation dont elle avait fait l'objet, et elle venait de se décider à raconter tout ce qu'elle savait. Pour nous, la question serait de percevoir à quel point ses supérieurs avaient partagé leurs secrets avec elle.

En août 1936, Serge Efron l'avait mise en présence d'un homme, doté d'un fort accent russe lui aussi, qui s'était présenté sous le nom de Rollin. Le soir même, tous les trois partaient pour Antibes, où, juste avant de les quitter pour rejoindre Paris, le chef présumé du réseau chargea Renata et son nouveau compère de surveiller les agissements d'un couple en villégiature.

L'étudiante alémanique devait se lier d'une manière ou d'une autre avec l'homme, un trentenaire russe nommé Sédof, pour en apprendre le plus possible sur lui, sur ses agissements, ses contacts et ses échanges téléphoniques, puis rendre rapport à Rollin, qui transmettrait plus haut. Le vacancier cachait sous une apparence anodine l'âme d'un ennemi du peuple, qui conspirait de longue date contre l'édification du socialisme et servait de relais à un vaste réseau de comploteurs et de saboteurs, pas moins.

À la plage, sur les terrasses, jusque dans la salle à manger de la pension, elle tenta d'attirer l'attention de l'homme désigné par Efron, voire de le séduire, mais ce fut en vain, soit qu'il se méfiât des rencontres fortuites, soit que son épouse veillât au grain. Fascinée par cette activité au service de la Révolution et disciplinée comme on le lui avait recommandé, Renata Steiner avait respecté les consignes avec le même soin attentif que son père pharmacien mettait à exécuter les ordonnances. Elle avait obéi machinalement, craignant seulement de faire quelque chose de travers. L'ordre venait du beau Serge, et Serge était une personne sacrée.

– J'étais d'accord de protéger la mise en œuvre paisible du nouveau monde. On m'avait toujours dit, je vous assure, qu'on n'allait pas toucher à un seul cheveu de ces personnes. Au contraire des fascistes, les vrais communistes ne procèdent que par la persuasion, et les renseignements que je fournirais devaient contribuer à les convaincre de mettre fin à leurs activités néfastes.

– Et pis, vous avez cru à ces boniments? Vous yoyottez complètement, pas. Comment peut-on se gargariser pareillement de mots à rallonge et rien y comprendre à la vraie vie, espèce de niolue? demanda Potterat, au sommet de ses capacités de commisération.

– En fait, je trouvais mon rôle assez inutile. Ces vacanciers ne se distinguaient guère des autres, et leur conversation ne me révéla aucun indice sérieux. Pour des agents secrets, ils semblaient bien peu actifs: la baignade, la pension complète… Ils demeuraient souvent enfermés dans leur chambre. Après une dizaine de jours, le couple parti, j'ai quitté Antibes. Je me souviens que dans le train, j'ai ressenti quelques frissons en pensant à Boris sur sa locomotive, quelque part du côté de l'Oural.

– Encore un autre pouet gaillard de cette bande, ou quoi?

Il fallut encore une fois que j'intervienne pour expliquer que ce Boris-là était son grand amour, conducteur de train en Union Soviétique, qu'elle avait longtemps cherché à rejoindre par tous les moyens.

***

La détenue crut pouvoir reprendre le cours de son récit:

– Alors, à partir de là, de retour à Paris avec Maurice…

– …Boris, qu'est-ce qu'il fait en France, cet agnoti? Il est pas resté dans les CFF russes? Tu vois qu'elle nous raconte n'importe quoi, Walti!

– Non, pas B-oris, M-aurice…

– …Ah bon. Il vous faut vous tirer la moque de temps en temps, pas. Avec votre nez plein, on comprend rien à ce que vous barjaquez. Qui c'est-y encore, çui-là?

– C'est le prénom de Rollin, mais parfois les autres l'appelaient aussi Dimitri.

– Bon, ça suffit maintenant, tu arrêtes de me faire chevrer, pas! Ou bien alors ça va mal aller! Les autres, quels autres? Il faut pas tout mélanger, pas! Décidément, une chatte n'y retrouverait pas ses petits dans cette histoire. Allons-y avec de la méthode, sinon je vais me fâcher tout rouge, pas!

– En novembre, Maurice, Rollin donc, me présente à un nouveau camarade que je n'ai jamais connu que sous le nom de Bob. Rollin, Maurice toujours, me dit de lui cacher notre séjour dans le Midi…

– …À quoi ça sert de le lui cacher, puisqu'il était avec vous par là-bas? Mais quelle triple bedoume, c'est pas possible! Walti, si tu veux mon avis, on perd notre temps à l'écouter, pas.

– Attendons encore un moment, David-Étienne, si tu veux bien. On va peut-être découvrir quelque chose d'important pour l'enquête.

– Ah bon, tu crois? C'est que je commence à avoir soif de par la gorge, moi.

Renata Steiner était troublée par les vociférations de mon collègue. Elle avait perdu le fil, déjà bien ténu, de son récit.

Après Bob, ce fut un certain «Lunettes» avec qui elle dut à nouveau espionner à Paris le vacancier d'Antibes. Mais son acolyte fut assez rapidement repéré par le dénommé Sédof, et la surveillance s'interrompit.

– «Lunettes», pas. C'est un nom russe, ça aussi, je pense?

– Non, c'était juste un surnom: je n'ai jamais appris sa véritable identité.

La suite de ses aveux consista en une longue litanie de dates et de petits événements, parfois insignifiants. Isolée dans sa cellule, elle avait eu le temps de se remémorer les moindres de ses faits et gestes depuis une année à la lumière de ce que lui avaient révélé son arrestation et son inculpation pour «activité de renseignement au service d'une puissance étrangère». Elle voulut nous réciter, avec cette application un peu maniaque qui la caractérisait, tout ce qu'elle avait vu ou entendu en compagnie du noyau d'agents auquel on l'avait associée.

Au début de l'année 1937, elle avait été chargée, avec Rollin et Bob, d'attendre quelqu'un à Mulhouse, ce devait être encore le même «monsieur Sédof», mais il n'était jamais venu.

En février, Rollin l'avait présentée à un certain Michel, en affirmant que désormais ce serait lui qui commanderait le groupe. Et les filatures s'étaient enchaînées, elle était maintenant rodée: un «homme de grande taille», qui logeait dans un hôtel près des Tuileries; un «monsieur âgé» à Clichy; un autre «de type mongol ou kalmouk», avec deux femmes, etc.

– Serge semblait s'être éloigné, on ne le croisait plus qu'épisodiquement. Son remplaçant était beaucoup plus cassant, il nous inspectait des pieds à la tête avec un regard dur et paraissait soupçonner chacun de trahison. Ce Michel me faisait froid dans le dos à chaque rencontre (2).

De nouveaux noms venaient ensuite s'ajouter à la liste: «André», «Léo», un autre Russe qui avait rapidement été congédié pour «incapacité» et «François».

– Bon celui-là, ça va, c'est le loustic de l'hôtel de la Paix: on voit qui c'est, pas. Et pis, maintenant, tu vas te mettre à table et pis nous dire qui qu'a fait le coup de Chamblandes, ou pas?

À bout de nerfs, Potterat venait de la saisir par les bras et de la secouer. Elle commença à paniquer aussitôt; se débattant, elle tenta de résister à l'étreinte de La Barrique.

– Jamais vu une Louise pareille! Je viens complètement roillé, moi, avec cette feniôle! Écoute-moi, espèce de gourdasse, tout le monde te le dira par ici: le père Potterat, il cherche que la tranquillité. C'est le roi des bons types. T'as qu'à lui redzipéter le nom des coupables, et c'est fini pour toi!

Interprétant probablement ces derniers mots comme une menace de mort proférée par un enquêteur visiblement hors de ses gonds, la complice candide des tueurs s'effondra en pleurs.

– Et voilà qu'elle se remet à ouiner et à piorner. Ça va durer jusqu'à pas d'heure, mon Walti! On aura jamais fini avant l'apéro, pas!

Au bout de quelques minutes, je parvins à la faire continuer. En juillet, ce fut Rollin, et non François comme elle l'avait prétendu d'abord, qui lui fit mémoriser les traits et les attitudes de celui qu'elle connut d'abord comme le client de l'hôtel Pajou.

– François me l'a désigné discrètement une fois dans le hall de son hôtel, une autre fois au café Royal. Bien qu'il parût toujours sur ses gardes, l'homme n'a pas remarqué ma présence. Il ne fallait surtout pas que je le suive, d'autres s'en chargeaient.

Ainsi donc, lorsqu'il fut pris dans le traquenard de Lausanne, Ignace Reiss faisait l'objet depuis près de deux mois d'une surveillance ordonnée par ses chefs et effectuée par des comparses dont il ignorait l'existence. Renata Steiner avait bel et bien servi à le reconnaître sans être reconnue de lui. Mais avait-elle servi seulement à cela?

– Maurice donnait les ordres: nous devions relever l'emploi du temps et les rencontres de notre cible. Ils étaient quatre à se relayer, essentiellement autour de l'hôtel Pajou. Michel venait parfois causer avec Rollin, notamment, en août, pour l'engueuler lorsque nous avons perdu sa trace. Quand j'ai cherché à savoir ce qui se passait, Maurice m'a rappelé sèchement que je ne devais pas poser de questions. C'est à ce moment-là que j'ai eu pour la première fois le sentiment d'être prise dans un engrenage, et que j'ai commencé à vouloir rentrer en Suisse.

Les sanglots empêchèrent de comprendre la suite où il fut question de sa honte, du chagrin de son père et du déshonneur de sa famille. Potterat voulut lui prêter son mouchoir légendaire, mais je l'en dissuadai d'un geste.

***

– Il y a deux semaines, Michel m'a retrouvée dans un café, place d'Italie. Là est arrivé un Russe, qui m'a ensuite menée au café Dupont, où Léo m'a demandé si je savais conduire. Comme je lui ai répondu que je possède un permis, il m'a remis mille francs. Le lendemain, avec Léo, j'ai rencontré François, qui m'a dit de le rejoindre quelques jours plus tard à Berne.

– C'est bon, on connaît la suite. Tu peux arrêter de nous casser les bonbons avec tes histoires. Allez, mon Walti, on en sait assez, on y va! Charly le taupier nous attend dans son cagnard avec un demi de blanc bien frais, pas.

Potterat se redressait quand la prisonnière reprit fébrilement la parole:

– Non, attendez, il y a encore des choses que je n'ai pas dites. Le 28 août, à mon départ, Léo m'a remis à la gare une lettre, des chocolats et des pilules, en précisant bien que ce n'était pas pour moi. Le 29, j'ai retrouvé François à Berne, je lui ai remis les «commissions», comme on appelait ce genre de livraison. Sur son ordre, j'ai pris une chambre à l'hôtel City, loué une voiture Chevrolet au garage du Casino avec 150 francs de garantie que François venait de me donner. Le lendemain, je suis allée chercher l'auto et François en a pris possession. Trois jours plus tard, il a fallu que je prenne l'avion pour Paris: je devais apporter une lettre à Léo. Au café Dupont, ce dernier m'a remis sa réponse, que j'ai transmise à François dès mon retour, à la gare de Berne le 3 septembre. C'est là que j'ai rencontré pour la première fois Gertrude Schüpbach. Nous sommes alors partis en voiture pour Salvan, d'où je suis montée seule à Finhaut. Là j'ai identifié l'homme de l'hôtel Pajou…

***

Essoufflée comme une stripteaseuse à la fin de son spectacle, Renata Steiner n'avait également plus rien à nous montrer. Croyant que la démonstration de sa bonne foi et sa volonté de coopérer allaient suffire à la faire libérer sur le champ, elle cherchait un geste susceptible de retenir encore notre attention et de nous empêcher de quitter la cellule sans elle, mais elle ne trouvait rien. On voyait bien qu'elle était au bord de l'évanouissement.

– Ah oui, je me souviens encore d'une chose: à Antibes, le monsieur que je devais surveiller s'appelait Sédof, mais j'ai appris par la suite que ce devait être le fils de Léon Trots…

– …Qui? Qui? Mais qui? Tu vas arrêter, nom de bleu!

La suite des aveux de Renata Steiner se perdit dans ses suffocations. Potterat terminait l'interrogatoire en lui serrant le cou de toutes ses forces.

(à suivre)

1) Ce document existe: on peut le retrouver aux Archives cantonales vaudoises, Police de Sûreté, n° 50226, carton SB 100/13, dossier 3, pièces 372 et suivantes. Il est évidemment plus synthétique que le compte rendu qu'en donne ici Walter Not. (N. d. T.)

2) «Michel» ne fut jamais clairement identifié. Selon William E. Duff (*A Time for spies: Theodore Stephanovich Mally and the era of the Great Illegals*, Vanderbilt University Press, 1999), il s'agirait de Serguei Mikhaïlovitch Spiegelglas (1897-1941), haut responsable du département extérieur du NKVD, spécialisé dans les liquidations d'opposants à l'étranger. Il fut arrêté sur ordre de Béria en novembre 1938, et exécuté durant la guerre. *(N. d. T.)*